

**102<sup>e</sup> anniversaire de la bataille de Verdun  
Mairie du 18<sup>e</sup> arrondissement de Paris**

**Mercredi 21 février 2018**

**Allocution d'Eric Lejoindre**

Mesdames et Messieurs les élus,

Monsieur le Président de l'UFAC 18<sup>e</sup>, cher Yves Détroyat,

Mesdames et Messieurs les présidents d'associations d'anciens combattants,

Madame la commissaire Goetz, Mesdames et Messieurs les policiers,

Capitaine Le Gall, Mesdames et Messieurs les Pompiers de Paris,

Messieurs les Porte-drapeaux,

Mesdames et Messieurs,

*« C'est hallucinant. Verdun n'est plus une ville, c'est un fantôme immobile. La nuit est couleur de suie et, sur cette suie, de seconde en seconde, de tous côtés, passent des lames lumineuses. Ce sont les lueurs de l'ouragan que les canons, cette fois, en complète furie, déchaînent devant eux. Les squelettes, les moignons, les poussières des maisons apparaissent, puis disparaissent sous ces éclairs ; tous ces débris gigotent blancs ou noirs ; les ruines rient, on croirait entendre la danse macabre de Saint-Saëns. »*

Voilà comment Albert Londres décrivait la bataille que nous commémorons ce matin, dans un article du *Petit journal* paru le 20 août 1917.

Voilà ce que fut Verdun, cette bataille qui, à elle seule, symbolise le basculement de tout un continent dans la fournaise de feu et d'acier qui tuera plus de 23 millions d'hommes et de femmes en seulement quatre années, n'épargnant en France aucun village ni aucune famille.

Verdun, dont le simple nom résonne dans nos esprits comme un glas qui réveille notre mémoire et invoque le souvenir transmis dans nos familles.

Verdun, 60 millions d'obus, 10 tonnes d'aciers par mètre carré. 160.000 morts côté Français, 140.000 chez les Allemands, sans pouvoir tenir un compte exact des disparus qui jonchent à jamais ce paysage d'entonnoirs macabres où quatre à six obus par mètre carré ont causé 80% des pertes.

Verdun, cette amère victoire, ce terrible symbole de la guerre à outrance, de cette guerre qui mobilise le front, bien sûr, mais l'arrière aussi.

Cette guerre, décrite par Roland Dorgelès qui voit « *des ruines, de la boue des files d'hommes fourbus, des bistrots où l'on se bat pour des litres de vin, des gendarmes aux aguets, des troncs d'arbres déchiquetés et des croix de bois, des croix, des croix.* »

Verdun, cette bataille qui a fait la France, pendant mais aussi après. « Toutes les conditions, toutes les opinions, toutes les religions sont à Verdun » rappelait le Président Jacques Chirac en 2006.

Verdun, dont il nous incombe aujourd'hui de faire vivre la mémoire.

Pour rendre hommage à nos morts d'abord, à ceux qui se sont sacrifiés pour défendre notre patrie, 10 jours en première ligne, 10 jours en seconde, un peu de repos à l'arrière.

Pour rendre hommage aux blessés, aux gueules cassées, et à toutes celles et tous ceux « de l'arrière » qui ont perdu un père, un fils, un mari, un frère, un ami.

Je suis de cette génération dont ni les parents bien sûr, ni mêmes les grands parents n'ont été témoins de la première guerre mondiale. Je mesure donc, aujourd'hui qu'il ne reste aucun survivant de la grande guerre, la responsabilité qui est la nôtre de faire vivre cette mémoire.

Cesser de commémorer Verdun, au motif que plus aucun de ses combattants n'est vivant, serait une faute.

D'abord parce que nous devons rendre hommage à tous ceux qui se sont battus, nous devons rappeler à la France ce qu'elle doit à ses combattants.

A ses combattants lancés dans l'amère barbarie des combats, si bien décrite par Erich Maria Remarque en 1928 dans son roman *A l'Ouest, rien de nouveau* quand le héros s'adresse à son ennemi, foudroyé au combat : « *pourquoi ne nous dit-on pas sans cesse que vous êtes, vous aussi, de pauvres chiens comme nous, que vos mères se tourmentent comme les nôtres et que nous avons tous la même peur de la mort, la même façon de mourir et les mêmes souffrances ? Pardonne-moi, camarade ; comment as-tu pu être mon ennemi ? Si nous jetions ces armes tu pourrais être mon frère. »*

Voilà pourquoi nous devons non seulement rendre cet hommage aux combattants, mais nous devons aussi rappeler que Verdun est le symbole d'une horreur dont on a espéré, un temps, qu'elle serait la dernière.

La Première guerre mondiale qui avait vu tout un continent, puis le monde entier, sombrer dans la destruction mécanique, devait être la « der des ders. »

Et pourtant. Et pourtant l'Europe de 1918 n'a pas su faire la paix et il aura fallu à notre continent une seconde plongée dans l'horreur pour parvenir, enfin, à réaliser ce dont tant de nos anciens ont rêvé : la paix, la réconciliation entre des peuples si longtemps ennemis.

C'est donc à Verdun, que le Président Mitterrand et le chancelier Kohl se sont retrouvés pour sceller l'amitié entre nos deux nations.

Et c'est à Verdun, que la chancelière Merkel et le Président Hollande, se sont retrouvés en 2016 pour rappeler que rien n'est jamais définitivement acquis.

Alors que nous commémorons ce matin la bataille de Verdun, j'ai donc aussi une pensée pour tous ceux qui ont fait l'Europe sur les ruines du second conflit mondial. Je pense à tous ceux qui ont su dépasser les haines ancestrales pour construire la solidarité européenne.

Là réside aussi la leçon de Verdun, que nous ne devons pas oublier, que nous devons même rappeler alors que notre continent est à nouveau dans la tourmente.

Voilà pourquoi nous sommes réunis ici ce matin.

Pour nous souvenir de ces milliers de valeureux soldats, morts pour notre pays.

Pour nous rappeler le prix de la paix.

Pour commémorer, et donc ne pas oublier.